

# Le train de banlieue

Dans le matin apathique et froid qui enserre la ville et éclabousse de boue et de mélancolie sa longue et terne banlieue, le train avance rapidement, filant entre les cheminées des usines, les rangées de bâtiments et les espaces nus des vagues terrains. De la vitre répugnante de saleté, j'observe cette longue traînée de misère qui ne veut pas se terminer.

Tous les matins, c'est le même spectacle fade et incolore qui s'offre à mes yeux fatigués ; un spectacle qui ne me donne pas du tout envie de me réveiller... Alors, à demi-somnolant, je laisse mes pensées vagabonder, en espérant qu'elles m'emmèneront loin de cette banlieue pitoyable où j'ai passé toute ma vie entre deux trains, à errer sur les quais déserts des petits matins pluvieux, à somnoler dans des wagons repoussants, à lire un journal mal imprimé qui me noircit les doigts, à espérer qu'un événement quelconque vienne me tirer de cette affligeante monotonie qui me bouffe à petit feu.

Cela fait un demi-siècle que je fais le va-et-vient entre le dégoût et le désespoir, ballotté par le balancement d'une rame à grande vitesse qui s'arrête toujours aux mêmes gares, sous les mêmes insolentes horloges qui s'amuse de nos retards au travail. Cela fait un demi-siècle que je traîne ma gueule blafarde de raté congénital, de vitre en vitre, cherchant à repérer le vol d'un oiseau dans ce paysage fatigué et mangé par la fumée. Et quand, de temps à autre, le ciel se pare de sa belle couleur bleue, il m'arrive de ne pas le remarquer, pris que je suis par mes problèmes insolubles. Pour moi, il est toujours gris. Cela fait un demi-siècle que

j'attends le bonheur. Il pourrait être une femme qui briserait la monotonie de ma vie de célibataire ou une grille gagnante de loto qui me tirera définitivement de la misère.

Comme un bateau ivre qui retrouve finalement la raison pour s'adosser tranquillement au débarcadère, le train de banlieue, lourd de tant de désespoirs, de désillusions, d'amitiés ratées, d'amours trompés, de mensonges et de paroles en l'air, s'arrête enfin, déversant cette somme de destins enchevêtrés sur les quais sans fin du Terminus. Les gens pressent le pas comme s'ils allaient vivre la journée la plus importante de leur vie... Des filles au maquillage prononcé s'arrêtent pour téléphoner ou... biper. Que de bips emportés par une vague promesse de mariage... que de bips palpitants comme deux cœurs d'adolescents pris dans le piège des premières passions... Emporté par la foule qui coule, impétueuse, sous les voûtes de cette gare d'un autre âge, j'avance machinalement. Dans ma main, un journal sale. Je le jette à la première poubelle. Que de choses jetons-nous chaque matin, à l'heure où nous croyons entamer un autre cycle plus prometteur, lorsque, sous les rayons du doux soleil hivernal, l'illusion d'une renaissance nous pousse à redevenir optimistes !

Un café chaud à l'arôme savoureux. Le parfum capiteux d'une secrétaire se rendant au bureau. Le gosse qui arrange son cartable et ses idées avant la récitation. Le flic qui tousse. La ville qui s'éveille, pousse et gémit comme si elle allait enfanter un bébé. Le train régurgite ce qu'il avait avalé la veille : une multitude d'impostures, de futilités et de

chimères, réveillées comme des volcans pour jaillir dans le ciel pâle des prétentions humaines. Mais, la nuit reviendra inévitablement pour faire le silence dans le ventre de la mégapole et étouffer toutes les ambitions. Le jour est une illusion, une représentation positive de la triste réalité de la nuit. Je le sais mieux que tout le monde, moi qui trouve parfois un certain plaisir à travailler, à m'amuser avec les collègues, à draguer les filles et cela me donne une impression de bonheur. Mais, lorsque le soir m'arrache de la cité pour me catapulte dans le train crasseux, je reviens à cette réalité. Le chemin du retour est encore plus triste, car, derrière les mêmes vitres affreuses, il n'y a que la nuit et le reflet de ma gueule blême qui me regarde la dévisager comme un tableau de malheur. Alors, je baisse la tête et me mets à pleurer.

Voilà quarante années que je pleure et mes larmes ne se sont pas taries... Je sais que le parcours sera lassant, mais que ce n'est rien à côté de la solitude qui m'accueillera comme une mégère démoniaque à l'entrée de mon deux-pièces minable. Je monterai l'escalier en me reposant tous les deux étages et, à chaque fois que j'entendrai le rire d'un enfant, les éclats de voix, le bruit de la vaisselle, la toux d'une vieille ou l'éternelle bagarre du cinquième, j'aurai l'impression d'être plus seul encore. Une clé qui s'agite autour d'une serrure qu'elle n'arrive pas à pénétrer dans l'obscurité d'un hall poussiéreux et quelconque. La porte qui s'ouvre. La cuisine avec l'odeur fétide des aliments cuits la veille et du café refroidi. J'allume la télé et une chanson, plus triste que ma vie, monte dans l'appartement. Je mange tranquillement mon casse-croûte puis je passe à la chambre. Je m'affale sur le lit et me mets à rêver à un train bleu et calme traversant des jardins verdoyants. Alors, je deviens heureux dans mon rêve.

Dans ce nouveau matin qui monte, tout aussi apathique et froid que celui de la veille, le train argenté file vers la même gare d'un autre âge qui lâchera la foule panachée des voyageurs vers leurs destins. Et moi, je serai encore plus malheureux de savoir que la journée sera aussi triste que la veille et que,



Par Maâmar FARAH  
farahmadaure@gmail.com

le soir, dans la solitude et le froid, je remonterai péniblement les étages qui me mèneront, à travers les rires, les éclats de voix et la bagarre du cinquième, vers l'appartement vide et gelé... Alors, je m'affalerai sur le lit pour revivre quelques moments du beau roman d'amour de la veille, quelques instants de ce bonheur fuyant que je cherche partout sans le rencontrer nulle part.

Un autre matin d'hiver, sale et quelconque, éclaire, sans l'illuminer, l'interminable banlieue impersonnelle. Ma tête balance au rythme du train. J'ai l'impression de dormir éveillé. Soudain, la portière s'ouvre sur un courant d'air et le jaune sale d'une gare pareille aux autres. Et sur cette silhouette qui va changer ma vie. Elle monte d'un pas incertain, serrant son sac comme si elle avait peur des voleurs. Elle regarde à gauche et à droite, puis finit par choisir le siège qui me fait face. Elle doit avoir entre trente-cinq et quarante ans. Ses yeux, que je trouve très beaux, me sourient. Je souris. Je suis heureux ce matin et la banlieue est lumineuse. Je regarde la dame : ses cheveux sont roux. Ses yeux bleus. Le ciel aussi...

M. F.

Le Soir sur Internet :  
http://www.lesoirdalgerie.com  
E-mail :  
info@lesoirdalgerie.com

## REJOIGNEZ L'ÉQUIPE DU SOIR D'ALGÉRIE

**VOUS ÊTES JOURNALISTE CONFIRMÉ(E) ?  
VOUS SOUHAITEZ DÉBUTER  
DANS CETTE MAGNIFIQUE PROFESSION ?**

Envoyez votre CV à : [lesoirdalgerie@yahoo.fr](mailto:lesoirdalgerie@yahoo.fr)

Il sera exigé une maîtrise parfaite de la langue française,  
le sens de l'initiative et une disponibilité totale.

## POUSSE AVEC EUX !

Par Hakim Laâlam

[hlaalam@gmail.com](mailto:hlaalam@gmail.com)  
@hakimlaalam



## Le jour où Mister Smith renonça à l'islam !

La NSA est formelle : « Les Etats-Unis ne disposent pas encore de logiciel espion assez puissant et performant capable d'écouter et surtout de comprendre... »

... ce que dit Abdekka » !

C'est l'histoire incroyable et donc forcément vraie dans mon univers à moi de cet employé musulman de la NSA chargé par son organisme d'écouter les conversations téléphoniques de Saâdani pendant le Ramadhan. L'histoire de cet « écouteur » mérite qu'on s'y attarde. Au départ, rien ne prédisposait notre homme, le gars de la NSA bien sûr, pas Saâdani, à occuper cette fonction. Quoiqu'à la réflexion, au départ de Oued Souf, rien ne prédisposait non plus Amar à ce destin fabuleux. Mais bon, ceci est une autre fable. Revenons à l'Américain musulman. Un jour, alors que, jusque-là, il remplissait des fiches de synthèse dans un sous-sol miteux de la NSA, fiches que personne ne lisait vraiment, son chef l'appelle : « Mister Smith ! (Oui, je sais ! Vous allez me dire que j'aurais pu faire preuve d'originalité dans le choix du nom de mon gars), durant le mois sacré pour les musulmans, vous allez monter à l'étage des écoutes et noter tout ce que dit le sieur Ammar Saâdani, numéro 2 du FLN, le parti algérien. Prenez cela comme une promotion ! » Et effectivement, Smith le musulman prit cela comme une promotion, puisque cette nouvelle fonction lui faisait quitter sa sordide cave. Mais ce qui était un cadeau tombé du ciel en ce premier jour du Ramadhan se révéla vite être une galère dont Mister Smith allait garder des stigmates

à vie. Tout alla très vite le deuxième jour du Ramadhan lorsqu'une conversation entre Ammar et son boucher fut interceptée par les services intercepteurs qui alertèrent aussitôt Mister Smith afin qu'il fasse son boulot, écouteur. Selon les rares témoins de la scène, le visage de Mister Smith s'est décomposé à une allure incroyable au fur et à mesure qu'il écoutait. Il blêmit. Il verdit. Il rougit. Et pour finir, il blanchit complètement. Des cheveux. De la barbe. Et même des sourcils. Dans un premier temps, les collègues du musulman pratiquant Mister Smith mirent cette transformation sur le compte d'une hypoglycémie due au jeûne. Mais ils durent réviser leur diagnostic. Mister Smith ne défaillit pas, ne tourna pas de l'œil et ne tomba pas dans les pommes. Ils le virent simplement arrêter de griffonner ses notes, poser le crayon, enlever son casque, puis se diriger vers la salle de bains commune, en ressortir rasé de frais, sans la barbe fournie qu'il avait toujours arborée fièrement dans les locaux de la NSA, et enfin, ils assistèrent à cette scène ahurissante : Mister Smith, employé de la NSA, citoyen américain de confession musulmane se dirigea d'un pas ferme vers la chapelle anglicane située dans l'angle ouest du bâtiment et s'y enferma tout le restant de la journée pour y prier avec ferveur. Au jour d'aujourd'hui, les quelques feuillets de notes de retranscription de la conversation entre Si Ammar et son boucher, griffonnées par Mister Smith, sont classées « Secret Défense Hight-Sensibility » par le département d'Etat américain. Peut-être qu'un jour WikiLeaks... Je fume du thé et je reste éveillé, le cauchemar continue.

H. L.